Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen

Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes

Band: 26 (2021)

Artikel: Une chaîne de montagne comme barrière (sur)naturelle : les Andes vues et relatées par un jésuite du XVIIe siècle

Autor: Torres, Stefano R.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-976808

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

P. Copiapo
Volcano de Copiapo
F. de Guasco
P. Guasco
I. de Totoval
I. de Moxillones
I. de Paxaros
Coquimbo ó la Serena
Limathi F.
Chuapa F.
Longotoma F.
Ligua F.
F. Quintero
P. Valparayso
F. Maipo
Salinas
F. Rapel
F. Lora
F. Maule
F. Itata
Auiriquina I.
F. Biobio
F. Lebo
Tirua
F. Cautin
Quedal
C. Acchamqui
Peña de los Lobos
Pto de Inglesi
R. de Oro
R. Margarit
C. Castro Chiloe
R. de S. Pablo
Pta de Quilan
Chonos
P. de S. Estevan
C. de Ochavario
Abra de S. Guillen
Roca partida
los Evangelistos
Zelandia
C. Desseada
los Apostolos
Valle Fertil
Volcano de Coquimbo
Volcano de Huape
S. Juan de Frontera
Volcano de Laqua
Lacus Guanacache
Chuquito
Chuapa
Longotoma
Ligua
Rios
Curinon
Quillota
Atonca qua
Peranque
Melipilla
SANTIAGO
C. Mendoza
Uto
Rapel
Lora
Mann
Itata
Volcano de Peteroa
Chillan
Ciudad de la Concepcion
Diamante
Volc. de Chillan
Cerro Nevado
Volc. de Anton
C. Arauco
C. Angol nuevo
Volc. de Notrico
F. Rolemo
Imperial
Volc. Sinne
Tolten F.
Villarica
L. Mallabaul
Volc. de Villarica
C. Valdivia
Volc. Sinne
Lago de Valdivia
C. de Osorno
Volc. de Osorno
B. de S. Cebrian
Calbuco
Volc. de Chuanauca
Volc. Quechutabi
Cerro
Aqua Caliada
R. de los Barbudos
los Coronados
los Cesares
Volcano Sinne
R. Sin fonda
F. Gallegos
B. de S. Domingo
Cabo Corro
Valles de N. S.
Serrania
Volc.
Madre de Dios
Nombre de Jesus
Citta de S. Philippe
C. Quada
Estrecho
Clipe
Bartolomeo
Rulde
Nassau Canal
NICQUES
I. de Diego Ramires
S. Ilefonso
C. Horn als C. de S. Salvador
Tonoco
teres.
las Juntas als Madrid
Estero als N. S. de Talavera
S. Miguel de Tucuman
S. Iago del Estero olim Varco
Carcar
Valle Fertil
R. Salada
C. de San Lui
Cordoba
Diaguitas
Iuries
Rio Desaguadero
Lacus del Desaguadero
Desaguadero
R. Desaguadero
Costa de Sierta
Bahia
Puerto de
Cabo Redo
Ancon de San
I. Regum
C. de Matos
F. de Camarones
C. Pequeno
C. de S. Iorge
Port Desire
I. de los Leon
I. de S. Dionisio
B. de S. Iulian
Morro de S. Ynes
C. de las Barreras
I. de los Leones
I. de las Arenas
F. Gallegos
C. de los Virgines
Ins Sebald
Werde
C. de S. Elena
Pta de las Baxas
B. de los Trabajos
Iserrani F.
R. de la Cruce
Entrada de S. Sebastian
Pta de Synes
TERRE DE FEU ou ISLES MAGELLA
Maurice land
Ter Haltens Eyl.
Heremitens Eyl.
Barnevelts Eyl.
Staten land
Le Maire
Brouwer
Tierra del Fuego
Pata
gons.
QUE.
TERRE M
GELLA
NIC
TU
C U
TRAPALANDA
Sive DE LA SAL
REG.
MAN
CHILI.
QUE.
DE
ER
ANIC

Une chaîne de montagne comme barrière (sur)naturelle Les Andes vues et relatées par un jésuite du XVIIe siècle[1]

Stefano R. Torres

Zusammenfassung – Eine Bergkette als (über)natürliche Barriere. Die Anden im Bericht eines Jesuiten aus dem 17. Jahrhundert

Dieser Artikel ist eine Analyse der Beschreibung des Andengebirges durch den Jesuiten Alonso de Ovalle (1603–1651) in seiner Chronik *Histórica Relación del Reyno de Chile* (1646). Ich schlage vor, den Text im Lichte eines soziokulturellen und intellektuellen Kontextes zu lesen, in dem die Naturbeschreibung durch persönliche Erfahrung (*autopsía*) und Kontemplation legitimiert ist. In der Annahme, dass eine Beschreibung eine diskursive Operation darstellt, die einer Darstellung zugrunde liegt, möchte ich zeigen, dass die von Ovalle beschriebene Bergkette durch einen instrumentalisierten Providentialismus gekennzeichnet ist. Dieser Providentialismus erlaubt es, die Eroberung des chilenischen Territoriums zu rechtfertigen und einen jesuitischen Provinzialismus zu bekräftigen.

Les rats et l'air de la montagne

En 1646, en évoquant une espèce de rats nommée *pericote*, le jésuite Alonso de Ovalle (1603–1651) écrivait que ce rongeur, assez gros pour tenir tête aux chats et nuisible à l'être humain, avait sans doute atteint le Chili par voie maritime. Pourtant, ajoute-t-il: «[…] l'air de la cordillère doit leur être défavorable et, ainsi, doit tuer ceux qui se cachent dans les habits, parce que je n'ai jamais entendu qu'il y en ait eu quelconque à Santiago, ou à un quelconque autre lieu éloigné des ports.»[2]

L'*Histórica Relación del Reyno de Chile*, chronique dont est tiré ce passage pour le moins cocasse, est considérée comme la première histoire du Chili publiée. Comme son titre l'indique, ce n'est pas qu'une histoire, mais également

une «relation», au sens où elle relate ce que son auteur a expérimenté.[3] À maints égards, c'est aussi une histoire naturelle, car sur ses huit livres les deux premiers sont essentiellement un exposé du territoire, en plus d'être accompagnée d'une carte du pays. Ils décrivent le climat, la faune et la flore, les régions, villes et ports, ainsi que les Amérindiens et leur mode de vie. Cette description s'appuie tant sur d'autres chroniques que sur ce que l'auteur dit avoir vu au cours de ses pérégrinations, d'un côté et de l'autre de la cordillère des Andes.

La chronique ne connait pas un succès démesuré à son époque. Néanmoins, elle circule au sein du réseau jésuite. Au XVIIIe siècle, elle est traduite en anglais dans des collections de récits de voyage, puis sera rééditée plusieurs fois à partir du XIXe siècle, dans la mouvance positiviste et nationaliste qui affecte l'écriture de l'histoire à cette époque. Elle est alors couverte d'éloges par cette historiographie qui y voit une élégance littéraire sans commune mesure et une certaine fiabilité scientifique dans ses descriptions:[4] comme tant d'autres, la chronique est abondamment utilisée comme une source transparente dans la reconstruction du passé colonial.[5] Le plus prolifique biographe d'Ovalle, l'historien et jésuite Walter Hanisch, écrira que «Si, comme on le dit dans la littérature européenne, le découvreur du paysage fut Rousseau, Ovalle est un précurseur, étant donné qu'il l'anticipe de plus d'un siècle.» Quant au contexte chilien, il pose Ovalle en «créateur du paysage chilien et maître qui a enseigné à regarder ce que l'on voit», étant entendu que «le paysage n'existe pas, tant que l'artiste ne l'a pas porté à la peinture ou aux lettres».[6]

Dans cet article, je vise à décaler la perspective, en lisant ces descriptions géographiques non tant pour juger de leur qualité esthétique, ni pour évaluer leur conformité à la réalité du terrain, mais plutôt pour souligner la représentation qu'elles véhiculent. En correspondance avec ce qu'ont proposé des historien·ne·s comme Ricardo Padrón, Alejandra Vega, ou François Walter, je souhaite reconsidérer la description non comme une action désintéressée et dépourvue de tout autre effet que la fabrique d'un savoir pour lui-même, mais comme une opération discursive, intrinsèquement liée au processus de conquête militaire et spirituelle.[7] Je me focaliserai exclusivement sur la description des montagnes, en profitant de situer la contribution d'Ovalle dans le paysage des connaissances sur les Andes au XVIIe siècle. Quant à l'hypothèse qui pose l'air de la cordillère en tant que responsable de l'absence des rats, loin d'être dénuée de sens, nous verrons qu'elle correspond à une logique particulière qui demande à être éclairée par le contexte dont elle est issue.

Décrire la cordillère des Andes

Né au Chili, d'ascendance espagnole, Ovalle embarque en 1641 pour l'Espagne, puis l'Italie, en tant que procureur à la huitième Congrégation générale de la Compagnie de Jésus. Ce statut lui confère un certain nombre de tâches qui occuperont les dix dernières années de sa vie, au nom de la vice-province jésuite dont il est issu. La plus importante de ces missions consiste à retourner avec quarante-six novices prêts à mourir dans la diffusion du christianisme, dans une colonie confrontée à l'insubordination acharnée, déjà légendaire, des «Araucanos».[8] En effet, depuis ses débuts, la Vice-royauté chilienne est en proie à une guerre si sanglante qu'elle acquière le surnom de «Flandres indiennes», comme le titrera une chronique écrite une trentaine d'années après celle d'Ovalle.[9] Cette guerre est sujette à d'innombrables revirements, constitués de tentatives de paix trahies et, en particulier, d'une stratégie de guerre défensive. Celle-ci cherche à privilégier une conquête par la conversion religieuse plutôt que par les armes, mais échoue. Ovalle ne manque pas d'en relever les exploits.[10] Les conflits reprennent de plus belle à partir de 1620. Ainsi, sur le Vieux Continent, le jésuite mène campagne, tant auprès du Conseil de Indes et du roi d'Espagne que de ses supérieurs au sein de l'ordre, pour l'envoi outre-mer de nouveaux sujets.

Les historien·ne·s ont déjà relevé la mobilisation de «stratégies de persuasion», adressées aux différents acteurs auxquels s'adresse la chronique.[11] Dans ce sens, l'activité éditoriale d'Ovalle en Europe comprend notamment la publication, en 1642, d'un traité de paix passé entre le marquis de Baides et les indigènes, un moment propice à l'envoi de renforts pour mener la colonisation à bien. C'est dans ce contexte qu'il publie l'*Histórica Relación* à Rome en y incluant le traité de paix. Venons-en donc aux faits en restreignant l'analyse à la cordillère des Andes: comment le jésuite comble-t-il la méconnaissance latente dans laquelle baigneraient les Européen·ne·s à propos du Chili, et à laquelle il entend répondre?[12]

Ovalle commence par positionner le «Royaume du Chili» sur la carte en termes longitudinaux et latitudinaux, avant de le diviser en trois parties, «la *première et principale* [étant] celle qui se trouve entre la *Cordillera Nevada* [cordillère Enneigée] et la Mer du Sud, [et] qui s'appelle proprement Chili».[13] Les autres régions recouvrent, d'une part les îles de cette Mer du Sud, c'est-à-dire l'océan Pacifique, éparpillées le long de la côte, d'autre part le Cuyo, partie orientale des Andes qui s'étend jusqu'à la ville de Córdoba de Tucumán, où Ovalle fait son noviciat dès 1618 (Fig. d'ouverture). Le décor étant posé, il en vient aux caractéristiques climatiques et géomorphologiques du territoire. En ce qui concerne la chaîne de montagnes, il mentionne sa longueur, les climats

qu'elle traverse, ses zones les plus abruptes et dangereuses. Tout objet géographique jugé opportun est sujet à évocation: les anciennes routes de l'Empire inca qui traversent les Andes du Nord au Sud, aménagées de bâtiments postaux,[14] les animaux qui y vivent (pécaris, singes, perroquets, vigognes et guanacos, turdus et Organistes louis-d'or),[15] les volcans et leurs violentes éruptions susceptibles de provoquer des fausses couches,[16] ou encore les mines de matériaux précieux (or, argent, cuivre, mercure, plomb et cristaux) dont regorge la montagne et qui n'attendent qu'à être excavées:[17] l'or y est si abondant qu'à la place du sel on en aurait trouvé en poudre dans les salières, à l'occasion des banquets des Espagnols.[18] L'expérience de la traversée des Andes y est aussi abordée, les mois de l'année où elle est praticable,[19] mais sans fournir d'indication sur la hauteur de la montagne, le temps que prend sa traversée,[20] les effets du manque d'oxygène sur le corps, ou du froid qui déchire les mains, pèle la peau du visage, gèle les rivières. Ce froid serait plus rude que dans le reste de l'Amérique et en Europe.[21] Enfin, l'émerveillement du jésuite face à l'eau sous toutes ses formes est particulièrement frappant: il décrit minutieusement les différentes formes que prennent les cours d'eau (cascades, lacs, ruisseaux, rivières)[22] qu'on croise en traversant les Andes. Ailleurs, il évoque les neiges éternelles, les neiges bloquées dans la montagne («glacier» n'existe pas encore) qui abreuvent fleuves et rivières,[23] et commente la violence des cours d'eau qui traversent les zones les plus plates.[24] Enfin, ajoute-t-il: «Il est impossible de tout dire à cet égard, de même qu'on ne pourrait jamais atteindre la vérité de ce qu'on y voit si elle était peinte; parce que tout est véritablement si extraordinaire et d'une composition si admirable, que la plus simple narration paraîtrait artificielle rien qu'en s'en tenant aux particularités, à la diversité et à la grâce de ces sources d'eau.»[25]

Notons que la minutie avec laquelle Ovalle traite l'environnement, au sein d'un texte qui se présente comme une relation «historique», n'est pas anodine. Ce procédé s'inscrit dans un contexte intellectuel où, en continuité avec l'Antiquité, la frontière entre géographie et histoire est fine. Ovalle hérite d'une pratique qu'on peut en tout cas faire remonter aux premières chroniques d'Amérique, qui font office de rapports en proposant à la fois un récit des conquêtes, et une description des territoires, leurs habitant·e·s et leurs ressources, prêts à être exploités par l'État.[26] Cette évolution historiographique mènera plus tard à l'*Historia moral y natural de las Indias* (1590) de José de Acosta (1540–1600), jésuite dont l'influence intellectuelle sera considérable au sein de la Compagnie tout comme sur Ovalle. L'ambition d'Acosta est de décrire une réalité dans sa totalité (si l'on excepte le récit de la conquête, selon lui suffisamment traitée), c'est-à-dire aussi bien *naturelle* que morale (ou humaine) et tant *synchronique* que diachronique.[27] D'autre part, la structure même de ces traités est à ratta-

cher à la rhétorique antique et aux méthodes d'élaboration de discours. De fait, les cosmographies de la Renaissance structurent le monde en rubriques thématiques et dressent ainsi de réels «inventaire[s] descriptif[s] des choses terrestres», pour reprendre les propos de Jean-Marc Besse.[28] Pensons à la célèbre *Cosmographia* (1544) de Sebastian Münster (1488–1552) qui décrit les régions du monde par catégories (montagnes, eaux, fertilité du pays, animaux, plantes, mœurs et coutumes, etc.), ou encore à l'autoproclamé «Pline du Nouveau Monde», Gonzalo Fernández de Oviedo (1478–1557), qui s'inspire de l'antique *Naturalis Historia* (*c.* 77) pour élaborer son histoire des Indes, en 1535.[29] Cette méthode donne lieu à un «canon descriptif»,[30] mobilisé par les fameux questionnaires impériaux de Philippe II (r. 1556–1598), par les *relaciones geográficas* qui en dérivent et servent d'outil de gouvernance, puis par les chroniqueurs et géographes du XVIIe siècle.[31]

Si la description d'Ovalle est aussi constituée de rubriques, ces dernières forment surtout le squelette d'une narration errante, qui promène le lectorat dans la cordillère à coups d'observations et d'anecdotes. Ici n'est pas de mise la systématicité d'un traité d'histoire naturelle tel que l'*Historia del Nuevo Mundo* (1653) de son contemporain jésuite Barnabé Cobo (1582–1657), dont la table des matières prend précisément la forme d'un inventaire nominal de plantes, d'animaux et autres objets géographiques jugés dignes d'intérêt. Mais le traité de Cobo se distingue précisément par une rigueur méthodologique rare, que peuvent expliquer l'origine de l'auteur – un ancien soldat – et son faible intérêt pour la prédication.[32] En revanche, l'historiographie a souligné que les descriptions de l'*Histórica Relación* sont surtout visuelles et écrites dans une prose élégante et recherchée, un effort littéraire qui n'épargne pas les Andes. Nous avons aussi vu que la narration s'appuie sur une disposition à l'émerveillement, tant face à la beauté invraisemblable du paysage que devant les nombreux dangers de la nature.

Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, la montagne est encore «l'enfant pauvre» des traités géographiques.[33] Le constat se confirme au sujet de la cordillère. Belle et bien présente à l'arrière-plan de certaines chroniques, elle reste pourtant discrète dans les histoires naturelles, ou bien elle est traitée dans des travaux géographiques à vocation plus générale, qui se bornent à la présenter comme une des plus longues et plus hautes montagnes du monde.[34] La seconde moitié du XVIIe siècle voit l'émergence de travaux de ce type qui, du même coup, fondent une méthodologie propre à la géographie.[35] C'est le cas de la fameuse *Geographia Generalis* (1650) de l'Allemand Bernhard Varenius (1622–1650/51), même si, là encore, les Andes ne constituent qu'un item concis au sein de *propositiones* qui comparent plusieurs montagnes entre elles à l'échelle planétaire.[36] Deux ans après la mort d'Ovalle, Barnabé Cobo approfondira plus que tout autre éru-

dit de son temps la description de la cordillère, allant jusqu'à énumérer les climats distincts qu'elle traverse. Cela dit, Cobo focalise davantage son analyse sur les latitudes équatoriales, car il prend soin de ne parler que de ce qu'il a connu personnellement.[37]

Décortiquer la description: de l'*autopsía* à l'émerveillement

Cobo et Ovalle partagent cette règle déterminante: ils décrivent ce qu'ils ont vu, et Cobo y est particulièrement fidèle.[38] Lorsqu'il conclut ses observations au sujet de la montagne, Ovalle se moque de l'ignorance des historiens quant à la distinction entre une montagne et une plaine, à cause de leur inexpérience du terrain.[39] Lui a traversé la cordillère à deux reprises: à l'allé jusqu'à Córdoba de Tucumán en 1618, puis, autour de 1626, lorsqu'il rentre à Santiago. Alors, il côtoie la montagne pendant un temps, au Valle de la Ligua, chargé d'intercepter les esclaves africains débarqués à Buenos Aires, afin de vérifier et, le cas échéant, corriger la qualité de leur conversion au christianisme.[40] C'est donc sur la base de ses propres observations qu'il postule l'existence d'une seule chaîne de montagnes, et non de deux comme l'affirment certains chroniqueurs – bien qu'il admette qu'elle peut se diviser en deux aux latitudes péruviennes.[41] C'est sur cette même base qu'il détaille les effets de l'altitude et du manque d'air sur le corps, les ayant lui-même «expérimenté[s] toutes les fois qu['il a] traversé cette chaîne de montagnes très élevée»: «[…] nous expérimentons un air si subtil et délicat qu'il suffit à peine, et difficilement à la respiration; ce qui oblige à respirer plus rapidement et avec plus de force, en ouvrant plus la bouche que d'ordinaire, comme lorsqu'on halète, et on y applique un mouchoir soit pour donner plus de corps à l'air, soit pour tempérer sa trop grande froideur et la niveler aux conditions atmosphériques que demande le cœur pour ne pas s'épuiser.»[42]

À ce sujet, sa propre expérience ne suffit pas, car il la confronte à d'autres témoignages et revient sur les contradictions qui en résultent. Antonio de Herrera y Tordesillas (1549–1626), Grand Chroniqueur des Indes pour la Couronne, témoigne, dans ses *Décadas* (1601–1615), de maux bien plus importants causés par l'altitude au Pérou;[43] différence que le jésuite explique de la façon suivante: «[…] d'autres caractéristiques et dispositions du climat doivent contribuer à de tels effets, parce que si seule la considérable hauteur de ces monts les causait, ceux qui passent par le Chili les expérimenteraient également, et même davantage étant donné que la hauteur y est incomparablement bien plus grande [qu'au Pérou]; et je n'ai jamais souffert de telles agitations ni n'en ai vu d'autres en souffrir, si ce n'est dans la difficulté à respirer, comme cela a déjà été dit.»[44]

Tout en confrontant le témoignage d'un autre chroniqueur à son propre vécu, Ovalle décrit longuement les paysages qu'il aurait eus sous les yeux, en insistant sur la beauté de la Création démontrée par la grandeur incommensurable de cette montagne. Le spectacle pousse à la louange.[45] Un extrait relate l'ascension des Andes, une expérience si exceptionnelle que le voyageur en viendrait à fouler les nuages: il voit les cimes éternellement recouvertes de neige, la pluie qui s'abat sur la plaine et les arcs-en-ciel qui traversent le Chili. On ne s'étonnera pas que les premiers mots du chapitre sur la «fameuse cordillère du Chili» la présentent comme une «merveille de la nature et qui est sans équivalente, car à ma connaissance, on ne trouve dans le monde rien qui ne lui ressemble».[46]

Un contemporain de notre jésuite nous permettra de saisir les observations qui précèdent dans toute leur ampleur. Trois ans avant qu'Ovalle ne prenne le large pour l'Europe, un des érudits les plus prolifiques de la première moitié du XVIIe siècle européen circule entre Malte et la Sicile, en y explorant les volcans. Là, Athanase Kircher (1602–1680) entame une recherche qui ne sera publiée que vingt ans plus tard sous le titre de *Mundus subterraneus* (1665). Ce jésuite d'origine germanique, professeur de mathématique au célèbre Collegium Romanum, projette de dévoiler le mystère du fonctionnement interne de la Terre.[47] Dans sa préface, il raconte avoir été témoin, en 1638, de l'éruption catastrophique du Vésuve, puis s'étonne qu'autant de savants se soient intéressés à la face externe du «géocosme», en comparaison à la faible proportion de ceux qui se sont penchés sur «l'économie interne de la Terre». Et encore: «J'avoue avoir lu, chez la majorité des écrivains qui ont traité d'Histoire Naturelle, beaucoup de choses sur les prodiges cachés de la nature souterraine. Pourtant, *par leur manque d'expérience propre*, je pensais que ces prodiges n'avaient pas été explorés comme il se devait, mais simplement expliqués dans des relations qui ne méritaient pas qu'on leur fasse trop confiance; je requerrais l'αὐτοψία de chacun de ces prodiges et rien de plus, puisque je la considérais nécessaire à la compréhension de concepts si difficiles.»[48]

Kircher ajoute que ceux qui se sont intéressés à l'intérieur de la terre y ont supposé l'existence d'un simple amas de limon accumulé au fil du temps, ignorant que Dieu a un «plan parfaitement formé» et que la complexité du globe n'est pas le fruit du hasard. L'erreur de ces savants en est presque religieuse, puisqu'à l'inverse, «ceux qui comprennent la sagesse de Dieu dans la formation du globe terrestre auront une conception très différente [...] de *l'art merveilleux* qui présida à sa construction [l'intérieur de la Terre], d'une précision presque architecturale». L'erreur obstinée de ces hommes serait incompréhensible, compte tenu du fait que «la *providence* leur fait voir la majesté des *sublimes* fins de la nature».[49] C'est affirmer que l'inconsidération de la parfaite

et complète œuvre de Création est une limite inaliénable à une vraie et totale connaissance du «géocosme».

Inutile ici d'insister sur ce qui, de toute évidence, rapproche Kircher d'Ovalle: un champ lexical de l'émerveillement servant à qualifier les prodiges de la nature; une légitimation de leurs propos par le fait d'en avoir eux-mêmes été témoins. Cela dit, Kircher se distingue en conceptualisant cette expérience par l'*autopsía*, du grec «vu par soi-même», ce qui permet de rattacher son projet à un paysage intellectuel: les humanistes de la Renaissance perpétuent une méthode d'écriture héritée d'Hérodote et de Thucydide qui consiste à faire de l'expérience personnelle la condition de fiabilité de leur discours. Depuis que les navigateurs portugais constatent au XVe siècle que la chaleur de la «Zone Torride» n'est pas invivable, contrairement aux théories d'Aristote, les savants sont menés à répondre aux contradictions entre, d'un côté les sources d'autorités qui prédominent encore, à savoir la Bible, les Pères de l'Église et certains traités antiques, de l'autre leur confrontation à la réalité. Affirmer l'*autopsía* devient ainsi indispensable à tout discours à vocation scientifique.[50] Kircher et Ovalle ne font alors que renforcer les outils que leurs prédécesseurs ont mobilisés – notamment Acosta – et auxquels leur éducation imbibée de lectures des Anciens leur permet d'avoir accès. Rappelons que tout jésuite était formé suivant la *Ratio studiorum* (1599), plan d'étude qui prévoit la lecture de traités antiques.[51]

Dans une certaine mesure, la rhétorique classique permet aussi d'expliquer l'ardeur contemplative qui ressort de ces textes. Besse relie ce zèle admiratif au genre «épidictique» de l'Antiquité, qui consiste à faire l'éloge tout aussi bien de personnes que de choses, voire de lieux. L'émerveillement face à la diversité et à l'étrangeté du monde trouve ainsi un champ d'application chez les antiquaires et collectionneurs de curiosités, milieu auquel appartient Kircher.[52] Cependant, dans notre cas, cette attitude participe aussi d'une cosmologie propre à la Compagnie de Jésus: dès leur adhésion à l'ordre, un état d'esprit particulier est requis des novices à qui il est demandé de pratiquer les *Exercices spirituels* (*c.* 1547) d'Ignace de Loyola (1491–1556). Pendant plusieurs semaines et sous la supervision d'un jésuite expérimenté, le novice procède à d'intenses exercices de «méditation» (ou «contemplation»), au cours desquels il est mené à visualiser des épisodes («mystères») de la vie du Christ. Cette méditation engage donc un profond travail d'imagination, comme l'instruisent les *Exercices*: «[…] dans toute méditation ou contemplation portant sur une réalité matérielle, par exemple sur le Christ, il faudra nous représenter, comme par la vue de l'imagination, un lieu matériel mettant sous nos yeux ce que nous contemplons, comme un temple ou une montagne où nous trouverons le Christ Jésus ou la Vierge Marie […].»[53]

L'entrainement à la contemplation a pour but «d'obtenir d'aimer Dieu». C'est à cette même fin que le fidèle est mené à «regarder Dieu existant dans chacune de ses créatures, donnant aux éléments d'être, aux plantes de vivre aussi de la vie végétale, donnant en plus aux animaux de sentir et finalement aux hommes aussi de comprendre [...]».[54] Dans le même sens, la règle de l'ordre (les *Constitutions*, *c.* 1558), tout autant fondamentale pour les compagnons, répète l'exhortation à «chercher en toutes choses Dieu notre Seigneur, écartant d'eux-mêmes autant que possible l'amour de toutes les créatures pour le placer dans le Créateur de celle-ci, l'aimant en toutes et tous en lui, conformément à sa très sainte et divine volonté».[55] Autrement dit, non seulement le jésuite est poussé à s'émerveiller face à la beauté de la nature, mais il doit aussi s'abstenir d'aimer cette nature pour elle-même. D'une part, les exercices auxquels doit s'accoutumer tout novice permet d'éclairer la dimension visuelle de l'écriture d'Ovalle: au fond, c'est la même *imagination* qu'il exige de son lectorat – entre autres les novices qu'il entend recruter pour le Chili – en les forçant à marcher à sa place sur les nuages, à *contempler* la pluie, les arcs-en-ciel et la cime de la cordillère.[56] D'autre part, la fameuse érudition des jésuites, le rôle crucial de ces derniers dans la circulation des connaissances et la construction des sciences modernes, répond alors à un objectif très précis que synthétise parfaitement leur devise, *Ad majorem Dei gloriam*: observer le monde et le décrire revient à comprendre les merveilles de la Création dans toutes leurs manifestations et, par ce biais, à «obtenir d'aimer Dieu» en le connaissant.[57]

On connaît le risque d'anachronisme qu'il y a à poser les jésuites en anthropologues avant l'heure, oubliant que leur radicalité dans «l'accommodement» aux altérités culturelles qu'ils côtoient répond à des buts prosélytes.[58] Dans le même sens, Kircher fut accusé de charlatanisme par les érudits de son temps, à cause des néologismes dont regorgent ses traités, ou de leur caractère «fourre-tout» et décousu, se limitant à exposer de la paraphrase compilée. Vu d'un autre angle, le «dernier homme qui savait tout»[59] ne cherche rien moins que «donner une cosmologie universelle [et] dévoiler l'ordre entier de l'univers», nous apprend Catherine Chevalley. L'historienne voit dans son projet une réelle «philosophie» – ou devrait-on dire «théologie» – de la nature:[60] la contemplation du Créateur à travers ses Créatures.

Notons enfin que, malgré ses dires, ce dont traite Kircher ne résulte pas entièrement de ses observations personnelles. De même qu'Ovalle puise dans les textes qu'il a sous la main et les informations qui lui parviennent, l'ambitieux projet que forment les douze livres du *Mundus subterraneus* repose sur des recherches livresques et, surtout, sur le témoignage de missionnaires, procureurs, et autres voyageurs qui passent par la Ville éternelle; en bref, le vaste réseau que forment les agents de la Compagnie de Jésus. Ces personnes s'en-

tretiennent avec le jésuite allemand, fondateur d'un cabinet de curiosité réputé: le Museum kircherianum. Ainsi, dans l'un des six chapitres dédiés aux montagnes, Kircher recommande au lecteur curieux d'en savoir davantage sur ces «admirables sortes de crevasses, cours d'eau et autres prodiges de la nature qui se trouvent dans les Andes» et de se reporter à l'histoire du Chili du père «Alphonsum d'Ovalle», avec qui il s'est lui-même entretenu plusieurs fois à Rome.[61]

Décortiquer la description: de l'utilitarisme à l'anthropocentrisme

La nécessité d'expérimenter, ainsi que la contemplation nous mènent à un troisième élément qui caractérise la chronique. Si les bienfaits de la nature que célèbre Ovalle ne se trouvent pas toujours sur la cordillère à proprement parler, pour le jésuite, c'est la nature qui en est responsable. Aussi fait-elle office de barrière aux fléaux qui ne s'acharnent que d'un seul côté, dans la région du Cuyo. En introduction, j'évoquais cette espèce de rats invasifs qui ne supporterait pas l'air de la montagne.[62] Le même phénomène affecterait les punaises de lit (*chinches*) qui sont légion dans le Cuyo: elles succombent au moment même où elles reconnaissent l'air du Chili.[63] Les tempêtes s'épuisent contre le «mur solide»[64] que forment les Andes et tout voyageur les traversant notera, en regardant à l'est, que la brume y inhibe constamment les rayons de soleil.[65] Tandis que le Chili scintille, le Cuyo est sombre, son air est plus nébuleux, son climat plus propice aux tempêtes et aux «horribles tonnerres qui terrorisent toute la terre». Le jésuite va jusqu'à consacrer un chapitre aux différences entre les deux côtés. Il y associe les Andes à une «ligne ou [un] mur qui empêche le passage des difficultés et intempéries de la partie orientale [...] pour éviter qu'elles ne perturbent la tranquillité et les bonnes dispositions dont on profite dans l'occidentale».[66] Les rivières et autres cours d'eau cristalline ont aussi leur part de responsabilité dans ces bienfaits, car «sans industrie humaine», ils fertilisent le flanc occidental et font pousser de «belles fleurs parfumées».[67]

La dichotomie établie entre les deux côtés de la cordillère est par ailleurs accompagnée d'une association entre les caractéristiques climatiques de l'Europe et celles du Chili, supposément bénéfiques à l'humain et aux animaux. Dans toute l'Amérique alors découverte, il n'y aurait pas le moindre recoin qui serait «en tout si conforme à l'Europe que le Chili»,[68] seul endroit où les saisons sont identiques (bien qu'inversées) et où peuvent être cultivés les fruits européens. La nature y est très fertile, comme en témoigne une végétation abondante; les pommes sont parfois si nombreuses et recouvrent tant le sol qu'il n'y a pas d'endroit où poser les pieds.[69] Bien sûr, cette fertilité n'a d'autre

source que les eaux qui s'écoulent du haut des Andes.[70] En somme, l'association entre ces deux climats constitue une façon de promouvoir un territoire qui ne provoquerait aucun dépaysement à un péninsulaire, tant il lui serait aisé de s'y adapter.

L'*utilitarisme* et l'*anthropocentrisme*[71] de la montagne qu'on note ici n'est pas un cas isolé. On peut le constater à la lecture du traité de Jean François (1582–1668), jésuite français dont l'histoire nous a laissé peu de traces, si ce n'est qu'il enseigna les mathématiques au collège de la Flèche et qu'il eut le jeune René Descartes comme élève. Vers la fin de sa vie, François compose, à l'attention de ses étudiants, une synthèse de tout le savoir connu de la géographie terrestre: *La Science de la Géographie* (1652) structure les connaissances sur le globe en trois rubriques que sont les îles, les rivières et les montagnes.[72] Ces dernières ont une fonction très spécifique: «Les Montagnes servent 1. de digues & de barrieres naturelles, pour rompre l'impetuosité, & la violence des vens, pour soustenir & briser la force des vagues, & arrester le desbordement, & le ravage des eaux. [...] 6. Les montagnes par leur hauteur arrestent les nuées, les vapeurs & autres fumées, que les vens emportent avec eux, & les font epaissir & resoudre en pluyes; D'où vient que les parties des montagnes exposées aux vens humides sont plus abondantes en fontaines, & que les pays qui ont plus de montagnes ont aussi plus de rivieres, comme ie diray de l'Amerique. [...] 7. Les montagnes arrestant les vens & ce qu'ils emportent font en plusieurs endrois changement de temps, lequel est du costé du vent pluvieux & de tempestes, de l'autre serain & calme; ou chaud et estouffant du premier costé, rafraichissant, de l'autre [...].»[73]

Il est possible que François ait eu accès à la chronique d'Ovalle, mais c'est surtout le contexte intellectuel qu'il faut relever ici: les discussions sur l'esthétique et les fonctions de la montagne font précisément surface au cours du siècle. Il est ainsi plausible que l'idée d'une chaîne de montagnes comme «barrière naturelle» ait été partagée par d'autres géographes, comme c'est le cas du jésuite Benedictus Pereira (1536–1610). De plus, pour paraphraser Walter, cette conception peu originale est vieille comme le monde. On la retrouve bien sûr dans la Bible, mais aussi dans certains traités antiques, chez Pline l'Ancien, ou Cicéron pour qui les Alpes sont une défense naturelle (*praesidium naturae*). Dans ces cas, toutefois, sa fonction protectrice est relative à la guerre.[74]

Une différence fondamentale distingue le discours de François de celui d'Ovalle et rapproche davantage ce dernier de la littérature classique. Elle apparaît lorsque le procureur du Chili commente le rôle que joue la cordillère des Andes entre les deux régions: «[...] c'est comme si la nature, dans la construction et la disposition de cette partie du monde, avait tourné le dos aux provinces orientales du Cuyo et montré la face à celles du Chili, comblant ces dernières, à

deux mains, de bénédictions, laissant pleurer d'envie les premières, comme un deuxième fils face aux privilèges et félicités du premier.»[75]

Ici, cette nature qui «construit» et «dispose» a donc une claire orientation politique, ce qui ne manque pas de refléter l'affirmation d'un provincialisme jésuite. Ce mur enneigé qu'est la cordillère des Andes est instrumentalisé de façon à se voir attribuer un dessein, une intention, via les faveurs divines. Tout comme Dieu peut manifester son courroux à travers les éruptions volcaniques, ou provoquer des vents de montagnes plus violents qu'en Europe,[76] il fait aussi preuve de bonté envers l'être humain à travers une nature pensée comme étant tout entière à sa disposition.[77] Avec Ovalle, la vision négative des Andes, prédominante chez les conquistadors du XVIe siècle, n'est donc plus de mise. Décrire la nature comme il le fait permet la justification d'un projet politique au sens large, en l'occurrence colonial.[78]

À la fin du XVIe siècle, l'opinion domine en Europe que l'Amérique est une terre néfaste qui rend l'être humain fainéant et stupide, notamment en raison de son climat trop humide, raison pour laquelle les indigènes seraient si difficiles à convertir. Jorge Cañizares-Esguerra a démontré qu'en réaction à cette vision, plusieurs hispano-créoles prennent la plume au XVIIe pour défendre l'opinion inverse, signe de l'émergence d'une conscience hispano-créole: c'est précisément dans ce contexte qu'Ovalle publie sa chronique en attribuant une intention divine à la montagne, tandis qu'en 1652, le mercédaire Diego Rodríguez défendra l'idée que la Nouvelle-Espagne était sous la protection de l'Immaculée Conception, et qu'en 1638, l'augustin Antonio de la Calancha avancera que les configurations géographiques du Pérou étaient signes de la bénédiction du royaume.[79]

Comme l'a fait l'historiographie, il est sans doute défendable d'attribuer une forme précoce de «patriotisme créole», ou de «proto-nationalisme», à l'œuvre d'Ovalle.[80] Cela dit, les données de la présente analyse me conduisent plutôt à y voir un provincialisme jésuite, dans la mesure où la chronique répondait en premier lieu à un projet missionnaire. Quelques précisions de nature administrative seront nécessaires pour compléter cette affirmation: jusqu'en 1625, le territoire du Chili actuel fait partie, avec le Cuyo, de la province du Paraguay. Le Chili se transforme alors en une *vice*-province, dépendante du Pérou, ce qui constitue à maints égards un sérieux désavantage. En effet, au vu des résistances que rencontrent les colons face aux Araucans, le Chili est considéré comme un territoire de second ordre, volontiers contournable et, de fait, contourné, y compris par les missionnaires. Ce défaut est mentionné par Ovalle dans les multiples requêtes qu'il adresse à ses supérieurs romains dans lesquelles il réclame la création d'une *province du Chili* indépendante.[81] La demande sera soumise en vain jusqu'à son départ, en plus de sa mission principale

qui, rappelons-le, consistait à motiver des novices (les «édifier» selon la terminologie jésuite)[82] à quitter leur foyer pour un lieu dont il est probable qu'ils ne reviendraient jamais.

Ovalle sera confronté à un nombre considérable d'obstacles pour mener à bien ses missions européennes. L'entrave la plus désastreuse est sans doute celle qui survient en 1647, lorsque dans le contexte de la guerre de Trente Ans et en raison de suspicions à l'égard de sujets en provenance de pays ennemis de la Couronne, le Conseil des Indes ordonne l'expulsion imminente de la première troupe de missionnaires sur le point d'embarquer pour le Nouveau Monde. Il n'empêche que l'entêtement du procureur jésuite lui permettra, trois ans plus tard, de regrouper de nouveaux novices et prendre définitivement le large.[83]

Entre circulation des savoirs, provincialisme et providentialisme

À l'image de bien des récits de voyageurs, soldats ou missionnaires, l'*Histórica Relación* s'insère entièrement dans l'amas des chroniques qui informe la scène intellectuelle européenne de faits géographiques méconnus. Ovalle apporte sa pierre à l'édifice du savoir sur la cordillère des Andes. Sa contribution participe surtout d'une géographie narrative, de terrain, de l'ordre de la description de paysages et du récit de voyage. En outre, elle permettra à d'autres savants, surtout européens et au bénéfice de prestigieux postes d'enseignement, de faire une géographie à portée plus globale, de type mathématique et astronomique. Ce sera le cas de Kircher dans ses spéculations sur le monde souterrain, ou du jésuite Giovanni Battista Riccioli (1598–1671).[84] Cela étant dit, il n'est pas question pour moi de poser le jésuite en inventeur du paysage, constat ayant surtout l'inconvénient de nous empêtrer dans l'abîme sans fond des précurseurs. Ses observations gagnent avant tout à être éclairées par le contexte dans lequel elles s'insèrent: tant en Europe qu'en Amérique, le vécu et le «vu» (*autopsía*) restent fondamentaux dans l'établissement de faits et le partage de connaissances géographiques, ce qui explique l'importance qui leur est accordée dans la description. Ce partage est autant le fruit de savants qui produisent du savoir pour lui-même, comme Varenius, qu'une incitation à connaitre le «Créateur» à travers sa «Créature», comme chez Kircher et Ovalle à la même époque, ou encore chez Acosta.[85] À l'inverse des jésuites, Varenius s'opposera franchement aux explications proposées par «ceux qui raisonnent plus en Théologiens», ou qui attribuent la cause des intempéries en montagne à «une puissance occulte».[86]

La chronique d'Ovalle témoigne d'une conception catholique de la Terre et, par conséquent, d'une perception catholique du paysage qu'il observe et dé-

crit. «Catholique», car le mot est synonyme d'universel, comme aime à le rappeler Kircher par ailleurs, et cette religion universalisante prétend fusionner avec l'entièreté du globe sur lequel les jésuites disent avoir la mainmise apostolique.[87] Dans une telle cosmologie, le monde est nécessairement complice: sa nature étant à la merci de l'être humain, le jésuite contemple avec admiration les objets qui la constituent et y devine un *providentialisme*. Néanmoins, la chronique d'Ovalle met en tension l'universel (catholique) et le particulier (chilien), puisque sa chronique témoigne tout autant d'un *provincialisme* jésuite. C'est dans la nécessité d'édifier les novices que se manifeste l'interprétation d'un Chili favorisé par la main de Dieu. Inversement, les faveurs dont bénéficie le territoire viennent confirmer la réalité d'un appel providentiel à le conquérir. Dans une étude d'Andrés I. Prieto sur l'apport des missionnaires jésuites à la construction des sciences modernes, il met l'accent sur l'évocation de miracles et autres «prodiges» (*portentos*) du territoire pour dévoiler le proto-nationalisme d'Ovalle.[88] En réalité, la montagne et autres objets «profanes» à nos yeux, tels que représentés dans la chronique, permettent de parvenir à de proches conclusions, même si l'on conviendra que pour ces jésuites, la frontière entre un objet naturel et un prodige est floue, voire inexistante. Plus encore, une analyse complète de la description du paysage chilien permettrait d'argumenter dans ce sens, tant Ovalle vend l'ensemble du territoire à son lectorat. À partir du XIXe siècle, l'histoire positiviste s'appuiera sur le provincialisme ovallien pour forger la tradition littéraire coloniale dans laquelle s'insère notre chronique, hissée au rang de patrimoine national.

En ouverture: «Région du Chili et alentours, sur la base de la carte d'Ovalle». Source: N. Sanson, *Cartes Generales de toutes les parties du monde [...]*, Paris, Chez Pierre Mariette, 1656, détail f. 107 et f. 105 (Bibliothèque nationale de France).

Notes

1 Mes remerciements à Nicolas Meylan, Madline Favre, Christian Grosse et Claire Voirol pour leurs précieux commentaires, ainsi qu'à mes évaluateurs/trices anonymes pour leurs remarques indispensables.

2 «[...] debe de serles contrario el aire de la cordillera, y así matará a los que habrán pasado entre la ropa, porque no sé que se haya visto jamás ni uno en Santiago ni en los demás lugares que están apartados de los puertos». A. de Ovalle, *Histórica Relación del Reino de Chile* [1646], Santiago 2003, p. 95 [52]. À moins d'indication contraire, toutes les traductions me reviennent. La pagination entre crochets droits correspond à celle de la publication originale (1646).

3 S. Valcárcel Martínez, *Las crónicas de Indias como expresión y configuración de la mentalidad renacentista*, Granada 1997, pp. 27–28.

4 C. Bunster, «Prólogo a la segunda edición de la Histórica Relación del Reino de Chile del Padre Alonso de Ovalle», in: Ovalle (voir note 2), p. XXIII.

5 En témoignent les seize volumes de D. Barros Arana, *Historia jeneral de Chile*, Santiago, 16 vol., 1884–1902, exemple emblématique de cette construction nationaliste du passé colonial et encore utilisées de nos jours. Pour un détour historiographique: J. Domeyko Aránguiz, «Lecturas y ediciones de la Histórica relación del Reino de Chile del jesuita Alonso de Ovalle (siglos XVII–XXI)», in: *Seminario Simon Collier*, Santiago 2019, pp. 77–106.

6 W. Hanisch, *El historiador Alonso de Ovalle*, Caracas 1976, pp. 137–139. Les recherches monumentales d'Hanisch sur Ovalle restent à ce jour les plus exhaustives de toutes, bien que ses analyses revêtent un important biais identitaire.

7 R. Padrón, *The Spacious Word: Cartography, Literature, and Empire in Early Modern Spain*, Chicago 2004, p. 21; A. Vega, *Los Andes y el territorio de Chile en el siglo XVI. Descripción reconocimiento e invención*, Santiago 2014; F. Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16e–20e siècle)*, Paris 2004.

8 Elle donne lieu à un poème épique qui couvre d'éloge la bravoure des indigènes: A. de Ecrilla, *La Araucana*, Madrid 1569–1589. Sur l'envoi de nouveaux missionnaires: Hanisch (voir note 6), pp. 53–54 et 59–60.

9 D. de Rosales, *Historia general del reino de Chile. Flandes Indiano* [*c.* 1674], Valparaíso 1877–1878.

10 R. Gaune Corradi, *Escritura y salvación. Cultura misionera jesuita en tiempos de Anganamón, siglo XVII*, Santiago 2016.

11 E. García Siegel, *Estrategias de persuasión en la Historica Relacion del Reyno de Chile (1646) de Alonso de Ovalle*, Santiago, Tesis para optar al grado de Magíster en Literatura, Universidad de Chile, 2015; C. E. Burdick, «The remedies of the machi: visualizing Chilean medicinal botanicals in Alonso de Ovalle's *Tabula geographica* (1646)», *Colonial Latin American Review*, 26/3, 2017, pp. 313–334.

12 «Prologue au lecteur»: Ovalle (voir note 2), pp. 9–11 [s.p.] Pour le traité de paix: Ovalle (note 2), pp 419–433 [301–312]; J. Bengoa, *El tratado de Quilín. Documentos adicionales a la Historia de los antiguos mapuches del sur*, Santiago 2007.

13 Je souligne. «la *primera, y principal*, la que se comprende entre la Cordillera Nevada y Mar del Sur, la cual se llama propriamente Chile». Ovalle (voir note 2), pp. 21–22 [1–2].

14 *Ibid.*, p. 39–40 [12–14].

15 *Ibid.*, p. 64 [30]

16 *Ibid.*, p. 43 [15].

17 Ovalle parle d'*azogue*, le mercure selon S. de Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana, o española*, Madrid 1611, f. 12.

18 Ovalle (voir note 2), p. 35 [10].

19 *Ibid.*, pp. 64–65 [30–31].
20 *Ibid.*, p. 41 [14].
21 *Ibid.*, p. 65 [31].
22 *Ibid.*, pp. 46–49 [17–20]
23 *Ibid.*, p. 26 [4].
24 *Ibid.*, p. 41 [14].
25 «No es pusible decirlo todo, ni por más que se pinte se podrá jamás arribar a la verdad de lo que allí se ve, porque verdaderamente es todo tan extraordinario y de tan admirable composición, que la narración más simple parecerá artificiosa, solamente con ajustarse con las particularidades, diversidad y gracia de estas fuentes.» *Ibid.*, p. 47 [19].
26 Par exemple les *Décadas del Nuevo Mundo* (1494–1525) de Pierre Martyr d'Angueria, en particulier la réédition de 1516 dédiées à Charles Quint. K. von Ostenfeld-Suske, «A New History of the 'New World': The First One Hundred Years of Hispanic New World Historical Writing», in: J. Rabasa et al., *The Oxford History of Historical Writing*, vol. 3: 1400–1800, Oxford 2012, pp. 556–574, p. 560.
27 *Ibid.*, pp. 567–568.
28 J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon 2003, p. 216.
29 G. F. de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra-firme del mar océano*, Madrid 1851. Ostenfeld-Suske (voir note 26), pp. 560–562.
30 Besse (voir note 28), pp. 209–220.
31 A. Barrera-Osorio, *Experiencing Nature. The Spanish American Empire and the Early Scientific Revolution*, Austin 2006, pp. 82–100; Ostenfeld-Suske (voir note 26), p. 569.
32 L. Millones Figueroa, «Barnabé Cobo's Inquiries in the Natural World and Native Knowledge», in: J. Marroquín Arredondo, R. Bauer (eds.), *Translating Nature: Cross-Cultural Histories of Early Modern Science*, Philadelphia 2019, pp. 70–91; A. I. Prieto, *Missionary scientists: Jesuit Science in Spanish South America, 1570–1810*, Nashville 2011, pp. 99–105; B. Cobo, *Obras del p. Barnabé Cobo de la Compañia de Jesus I*, F. Mateos (prés. et éd.), Madrid 1964.
33 F. de Dainville, *La géographie des humanistes*, Genève 1969 [1940], p. 285, 287 en particulier.
34 Cobo (voir note 32), p. 65; B. Varenius, *Géographie générale, tome 1, composée en latin par Bernard Varenius; revue par Isaac Newton, augmentée par Jacques Jurin, traduite en anglois d'après les éditions latines données par ces auteurs, avec des additions sur les nouvelles découvertes, et présentement traduite de l'anglois en françois*, Paris 1755, p. 259; J. François, *La Science de la Geographie divisée en trois parties, qui expliquent les divisions, les universalitez, & les particularitez du Globe Terrestre. Première partie: des divisions géographiques*, Rennes 1652, p. 208.
35 M. Schuchard (ed.), *Bernhard Varenius (1622–1650)*, Leiden/Boston 2007, p. ix et 7.
36 Varenius (voir note 34), pp. 246–247, 259, 277–278 et 282. Les informations sur les Andes sont les mêmes que dans la version latine originale de 1650.
37 Cobo (voir note 32), pp. 73–76.
38 Prieto (voir note 32), pp. 105–114.
39 Ovalle (voir note 2), p. 66 [32].
40 Hanisch (voir note 6), p. 41.
41 Ovalle (voir note 2), p. 40 [13].
42 Je souligne. «[…]; y cuando se llega a montar lo último y más empinado de la punta, experimentamos un aire tan sutil y delicado, que apenas, y con dificultad, basta para la respiración, lo cual obliga a respirar más apriesa y con más fuerza, abriendo la boca más de lo ordinario, como quien va acezando, y aplicamos a ella los pañizuelos, o para dar más cuerpo al aire o para templar su demasiada frialdad y proporcionarle al temperamento que pide el corazón para no ahogarse. *Así lo he experimentado todas las veces que he pasado esta altísima sierra.*» *Ibid.*, p. 41 [14].
43 A. de Herrera, *Historia general de los hechos de los castellanos en las Islas, y Tierra Firme del Mar Océano*, Madrid 1601–1615.
44 Je souligne. «Dice Antonio de Herrera, hablando de ella, que los que la pasan por el Perú padecen grandes congojas y arcadas y vómitos, porque no hay cosa que con más fuerza ni más apriesa altere que la mudanza del aire; […] *Verdad es que en aquella parte de la cordillera del Perú que llaman Pariacaca deben de concurrir otras calidades y disposición del clima a quien se pueden atribuir semejantes efectos, por que si la suma altura de estos montes solamente los causara, también los experimentáramos los que la pasamos por Chile, y aún mayores, por ser por allí mucho mayor la altura, sin comparación, y nunca he padecido semejantes movimientos ni he visto que otros los padezcan, por sí la dificultad en el resuello, que hemos dicho.*» Ovalle (voir note 2), p. 41 [14].
45 *Ibid.*, p. 42 [15].
46 *Ibid.*, p. 38 [12].
47 E. Sierra Valentí, «El geocosmos de Kircher. Una cosmovision cientifica del siglo XVII», *Geo-Crítica. Cuadernos Críticos de Geografía Humana*, 33–34, mai–juillet 1981, p. 40.
48 Je souligne. «Confieso que había leido en la mayor parte de los escritores que han tratado sobre la Historia Natural muchas cosas sobre los escondidos prodigios de la naturaleza subterránea los cuales, in [*sic*] embargo, *por falta de propio experimento*, creía no haber sido debudamente explorados sino simplemente explicados en una relación que no merecía demasiada confianza; requería la αὐτοψία de cada uno de ellos y sólo ésta deseada, puesto que la consideraba del todo necesaria para la ejecución de un concepto tan dificíl.» *Ibid.*, p. 22, voir aussi 21.
49 Je souligne. «No sé por qué obstinación de la mente persisten en su error, puesto que la providencia les hace ver la majestad de los sublimes fines de la naturaleza. Los que comprenden, en cambio, la sabiduría

de Dios al fundamentar el orbe de la Tierra, tendrán un concepto muy diferente de la fábrica interior de la Tierra y del *maravilloso arte* que presidió su construcción con precisión casi arquitectónica, disponiendo todos los receptáculos necesarios a los distintos usos de la naturaleza con inefable industria no menor en modo alguno a la que se atareó en planear la fábrica del cuerpo humano [...]». *Ibid.*, p. 28.

50 A. Pagden, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London 1993, pp. 51–88; Besse (voir note 28), pp. 70–73, 191–194. Voir aussi: Dainville (voir note 33), pp. 68–69; G. Schepens, *L'«autopsie» dans la méthode des historiens grecs du Ve siècle avant J.-C.*, Bruxelles 1980; F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris 1980.

51 *Ratio studiorum: plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus: édition bilingue latin-français*, A. Demoustier et D. Julia (prés.), L. Albrieux et D. Pralon-Julia (trad.), M.-M. Compère (annoté et commenté), Paris 1997, r. 219–223. Sur l'éducation jésuite: L. Giard (sous la dir. de), *Les jésuites à la Renaissance: système éducatif et production du savoir*, Paris 1995; A. Romano «Les collèges jésuites dans le monde moderne (1540–1772)», *Communications*, 72, 2002, pp. 129–140.

52 Besse (voir note 28), pp. 213–215; S. A. Bedini, «Citadels of learning. The Museo Kircheriano and other seventeenth century italian science collections», in: M. Casciato et al. (sous la dir. de), *Enciclopedismo in Roma barocca. Athanasius Kircher e il Museo del collegio Romano tra Wunderkammer e museo scientifico*, Venise 1986, pp. 249–267.

53 I. de Loyola, «Exercices spirituels» [seconde traduction latine dite «Vulgate», *c.* 1547], in: I. de Loyola, *Écrits*, M. Giuliani (trad. et présenté sous la dir. de), P.-A. Fabre, L. Giard (collab. de), Paris 1991, p. 79, n. 47; aussi: p. 91, n. 65; p. 187, n. 261.

54 *Ibid.*, p. 173, n. 235.

55 Loyola, «Constitutions», in: Loyola (voir note 53), part. 3, chap. 1, p. 465, n. 288.3. Dainville relève les mêmes injonctions auxquelles répondent d'autres savants depuis le XVe siècle: L. Vivès dans *De Tradendis disciplinis* (1531), J. de Acosta dans l'*Historia natural y moral de las Indias* (1598) et G. Maffei dans *L'Histoire des Indes Occidentales et Orientales* (1665). Dainville (voir note 33) pp. 91–92.

56 T. Pomplun, *Jesuit on the Roof of the World: Ippolito Desideri's Mission to Tibet*, New York 2010, pp. 17–44. Jean de Léry utiliserait le même procédé: Pagden (voir note 50), pp. 51–52.

57 Sur la contribution des jésuites dans la circulation des savoirs, voir surtout: Prieto (voir note 32), chap. 6. Aussi: J. O'Malley et al. (éds.), *The Jesuits. Cultures, Sciences and the Arts 1540–1773*, Toronto/Buffalo/Londres 1999; J. O'Malley et al. (éds.), *The Jesuits II. Cultures, Sciences, and the Arts, 1540–1773*, Toronto/Buffalo/Londres 2006; C. de Castelnau L'Estoile et al. (sous la dir. de), *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs XVIe–XVIIIe siècle*, Madrid 2011; A. Romano, *Rome et la science moderne. Entre Renaissance et Lumières*, Rome 2013.

58 L. Clossey, *Salvation and Globalization in the Early Jesuit Missions*, Cambridge 2008, p. 6.

59 P. Findlen (ed.), *Athanasius Kircher. The Last Man Who Knew Everything*, New York/Londres 2004.

60 C. Chevalley, «L'*Ars Magna Lucis et Umbrae* d'Athanase Kircher. Néoplatonisme, hermétisme et 'nouvelle philosophie'», *Baroque* [en ligne], 12, 1987, URL: http://journals.openedition.org/baroque/584 (consulté le 13 octobre 2019), § 18, 27 et 30. Aussi § 5.

61 «Verum de hujusmodi admirandis Andium recessibus, fluminibus, Catadupis, cæterisque Naturæ ostentis, fuse et curiose tractantem *p. Alphonsum d'Ovalle* Chilensis Historiæ Scriptorem, a quo plura oretenus hic Romæ accepi, alibi producenda, lector consulat.» A. Kircher, *Mundus subterraneus, in XII Libros digestus*, Amsterdam 1678, p. 122. Le système d'échange d'informations sophistiqué de l'ordre fait l'objet d'abondantes recherches, entre autres: M. Friedrich, «Circulating and Compiling the 'Litterae Annuae'. Towards a History of the Jesuit System of Communication», *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 77, 2008, pp. 3–39; G. Imbruglia, «Jesuit Accounts of the Colonial Americas: Intercultural Transfers, Intellectual Disputes, and Textualities», in: M. A. Barnier, C. Donato, H.-J. Lüsebrink (eds.), *A Peculiar Idea of Empire: Missions and Missionaries of the Society of Jesus in Early Modern History*, Toronto 2014, pp. 21–49.

62 Ovalle (voir note 2), p. 95 [52].

63 *Ibid.*, p. 24 [3].

64 *Ibid.*, p. 25 [3].

65 *Ibid.*, p. 91 [50].

66 «raya y muro que detuviese el paso a las penalidades y destemple de la parte oriental, donde caen las provincias de Cuyo y gobernación de Tucumán, para que no perturbasen la tranquilidad y buenas cualidades que se gozan en la occidental». *Ibid.*, p. 62 [29].

67 *Ibid.*, pp. 62–63 [29–30].

68 «[...] es cosa muy de reparar que en todo lo descubierto en la América no sé que haya rincón ni parte alguna que vaya en todo tan conforme con Europa, como ésta de Chile». *Ibid.*, p. 24–25 [3].

69 *Ibid.*, p. 32 [8].

70 *Ibid.*, pp. 24–25 [3–4].

71 F. Walter, «La montagne des Suisses. Invention et usage d'une représentation paysagère (XVIIIe–XXe siècle)», *Études rurales*, 121/124, 1991, pp. 91–107, p. 93.

72 Sur Jean François: Dainville (voir note 33), pp. 276–291; A. de Backer, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, ou Notices bibliographiques* [...], Liège, Paris 1869–1876, pp. 1939–1941.

73 François (voir note 34), pp. 202–203.

74 Walter (voir note 71), p. 92; W. M. Barton, *Mountain Aesthetics in Early Modern Latin Literature*, London/New York 2017, pp. 27–30, 53–54 et 143–145.

75 Je souligne. «[…] parece que la naturaleza, en la fábrica y disposición de esta parte del mundo, había vuelto las espaldas a las orientales provincias de Cuyo y la cara a las de Chile, llenando éstas a dos manos de bendiciones y dejando aquellas llorando como hijo segundo, de envidia de las preeminencias y dichas del primero, […]». Ovalle (voir note 2), p. 62 [29].

76 *Ibid.*, p. 26 [4]; aussi p. 72 [36].

77 Dainville (voir note 33), p. 87 cite R. Bellarmin, *De ascensione mentis in Deum per scalas rerum creaturarum opusculum*, Duaci 1615, part. 1, § 6, p. 42: «Les autres créatures faites pour l'homme lui sont utiles, et non à elles-mêmes; les animaux travaillent pour lui, non pour eux; les champs, les vignes et les jardins remplissent son grenier, son cellier et sa cave, mais non les leurs».

78 Vega (voir note 7), p. 248; J. R. Vásquez R., «La Historica Relacion del Reino de Chile…: un discurso apologetico inscrito en la ideologia colonial», *Acta Literaria*, 12, 1987, pp. 69–83.

79 J. Cañizares-Esguerra, «New World, New Stars: Patriotic Astrology and the Invention of Indian and Creole Bodies in Colonial Spanish America, 1600–1650», *The American Historical Review*, 104/1, 1999, pp. 33–68.

80 D. A. Brading, *The First America: The Spanish monarchy, Creole patriotis, and the Liberal state 1492–1867*, Cambridge 1991, pp. 166–183; M. L. Fischer, «Para leer la historia eclesiástica: El caso de la Histórica Relación del reino de Chile (1646) del Padre Alonso de Ovalle», *Taller de letras*, 31, 2002, pp. 33–43; J. Cañizares-Esguerra, *Nature, Empire, and Nation: Explorations of the History of Science in the Iberian World*, Stanford 2006.

81 Hanisch (voir note 6), pp. 72–74.

82 Imbruglia (voir note 61).

83 Hanisch (voir note 5), pp. 85–93.

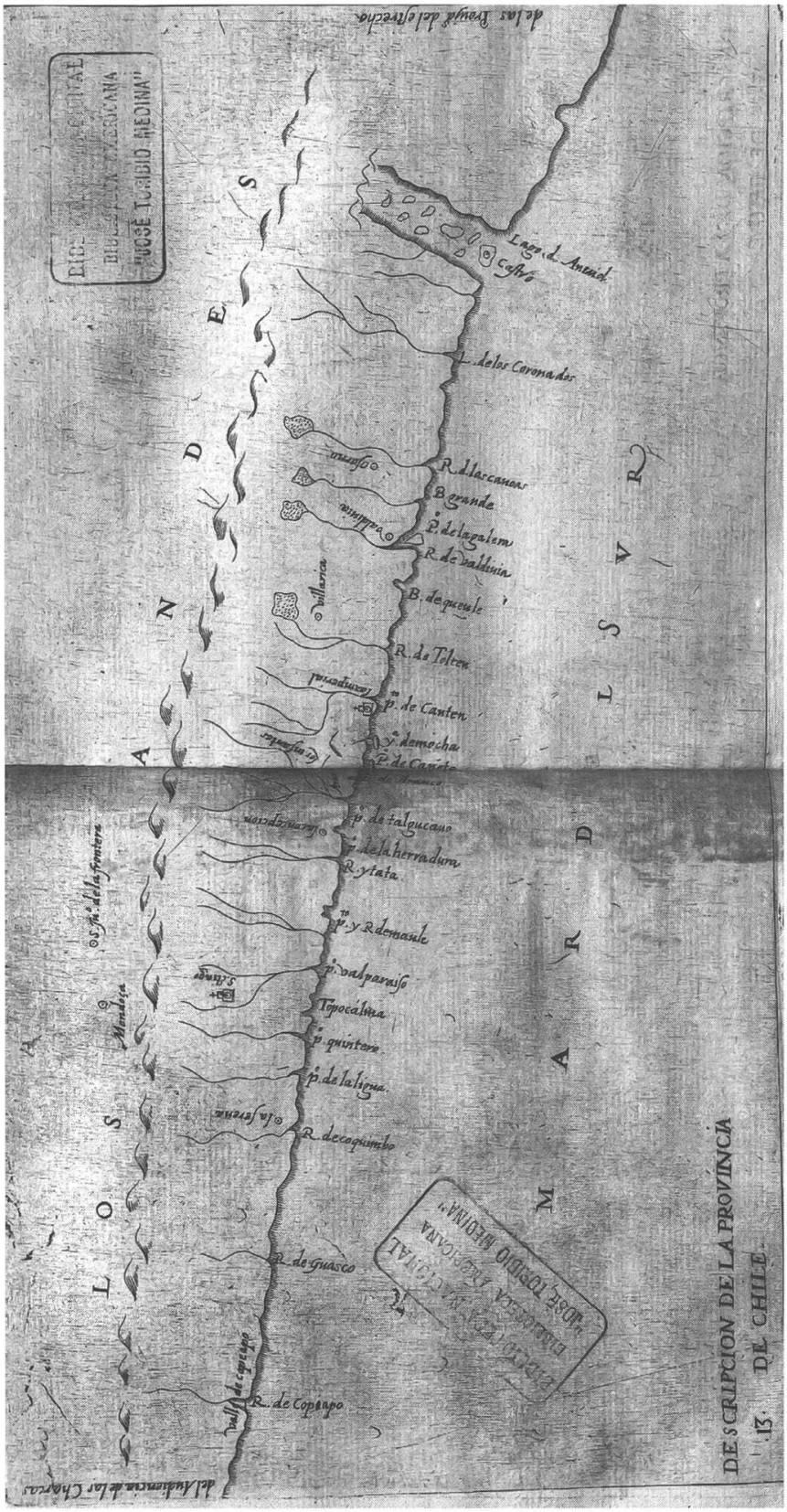
84 G. B. Riccioli, *Geographiae et Hydrographiae reformatae, libri duodecim*, Bononiae 1661, p. 214 et 222.

85 Prieto (voir note 32), pp. 149–157 et 163–168. Le cas du jésuite et ancien soldat Barnabé Cobo est différent: *Ibid.*, pp. 99–114.

86 Varenius (voir note 34), p. 238 et 240.

87 Ce catholicisme universalisant prétend fusionner tant spatialement que temporellement avec le monde. Une des représentations visuelles les plus emblématiques à cet égard est un arbre qui représente la présence jésuite dans le monde: A. Kircher, «Horoscopium Catholicum Societatis Iesu», in: Kircher, *Ars magna lucis et umbrae, in X. libros*, Amstelodami, 1671 [1646[1]], [s. p.]. Pour d'autres analyses: R. Gaune Corradi, «Jesuit Missionaries and Missions in the Iberian Colonial World», in: I. G. Županov (éd.), *The Oxford Handbook of the Jesuits*, Oxford, 2019, pp. 379–399, p. 380; S. J. Harris, «Mapping Jesuit Science: The Role of Travel in the Geography of Knowledge», in: O'Malley (voir note 57), pp. 212–240, pp. 219–222.

88 Prieto (voir note 32), pp. 219–220; A. Prieto, «Maravillas, monstruos y portentos: la naturaleza chilena en la Histórica relación del Reyno de Chile (1646), de Alonso de Ovalle», *Taller de Letras*, 47, 2010, pp. 9–27; Fischer (voir note 80).


DE SCRIPCION DE LA PROVINCIA
DE CHILE.
13.
R. de Copiapo
R. de Guasco
R. de Coquimbo
P. de la Ligua
P. quintero
Topocalma
P. Valparaiso
R. y P. de Maule
R. y tata
P. de la herradura
P. de talguccano
P. de Canten
R. de Tolten
B. de queule
R. de Vallenia
P. de la gualem
B. grande
R. de la cauar
Lago de Antuco
Castro
de los Caranados
de las Tierras del estrecho
del Vadamarca de los Charcas
Mendoza
S. Iago
Villarica
Valdivia
Osorno
Valdivia
Villarica
Mendoza
S. Iago
Lagunas
Lagunas
Lagunas